

Paris - Dimanche
1h. du matin...

Ma chère amie,

Excusez-moi cette longue lettre que je vais vous écrire; c'est la première depuis que je vous connais; peut-être aussi la dernière; j'ai regardé en ce moment ma montre et j'ai vu qu'il était une heure du matin; alors j'ai pensé que c'est dimanche et que c'est un dimanche que je vais ai commuer; j'ai regardé en arrière dans ces trente-trois jours d'attente que j'ai vécu jusqu'à maintenant et je ne sais pourquoi tout-à-coup, ce soir, j'ai eu peur. Pas peur de vous, car votre beau regard dit trop clairement, à qui sait le lire, la noblesse de votre âme, mais peur de mon sentiment que je sens augmenter chaque jour de façon inquiétante. J'ai longtemps réfléchi ce soir sur mon sentiment et j'ai compris qu'il est pour moi désormais trop tard pour reculer; vous ne croyez un fait (vous me l'avez dit ce soir); peut-être aussi vous ne croyez sentimentalement un lâche (et vous n'osez pas me le dire). Détrompez-vous, ma jeune amie, je ne suis ni l'un ni l'autre. - Dans ma vie, que vous ne connaissez pas, j'ai eu plus d'une fois l'occasion de le prouver. - Et maintenant il faut que je vous parle très sérieusement; c'est pourquoi je vous prie beaucoup de laisser pour un moment votre façon enfantine de m'écouter, de lire attentivement ce que je vous écris et de me répondre franchement

GIORGIO DE CHIRICO: LETTERE A CORNELIA CARTEGGIO INEDITO (1929-1951)¹

a cura di Katherine Robinson

1. [fine settembre 1929]

Paris – Dimanche 1h du matin

Excusez-moi cette longue lettre que je vais vous écrire; c'est la premier depuis que je vous connais; peut-être aussi la dernière; j'ai regardé en ce moment ma montre et j'ai vu qu'il était une heure du matin; alors j'ai pensé que c'est dimanche et que c'est un dimanche que je vous ai connue; j'ai regardé en arrière dans ces trente-trois jours d'extase que j'ai vécu jusqu'à maintenant et je ne sais pourquoi tout-à-coup, ce soir, j'ai eu peur. Pas peur de vous, car votre beau regard dit trop clairement, à qui sait le lire, la noblesse de votre âme, mais peur de mon sentiment que je sens augmenter chaque jour de façon inquiétante. J'ai longtemps réfléchi ce soir sur mon sentiment et j'ai compris qu'il est pour moi désormais trop tard pour reculer; vous me croyez un faible (vous me l'avez dit ce soir); peut-être aussi vous me croyez sentimentalement un lâche (et vous n'osez pas me le dire). Détrompez-vous, ma jeune amie, je ne suis ni l'un ni l'autre.

Dans ma vie, que vous ne connaissez pas, j'ai eu plus d'une fois l'occasion de le prouver. Et maintenant il faut que je vous parle très sérieusement; c'est pourquoi je vous prie beaucoup de laisser pour un moment votre façon enfantine de m'écouter, de lire attentivement ce que je vous écris et de me répondre franchement soit par lettre, soit verbalement cet après-midi quand je viendrais chez vous. Ma chère amie, j'ai peur de devenir un poids pour vous; j'ai senti cela ce soir, après ce que vous m'avez dit, surtout cette considération sur le manteau que vous avez faite, m'a éclairé sur vos sentiments envers moi.

Ma chère amie, je serai courageux, soyez tranquille; je saurai cacher à tous et même à vous ce que je sens. Mais si vous voulez que nous nous voyions plus rarement, si vous voulez que je me détache de vous, dites-le moi franchement; je vous obéirai et je vous prierai d'une chose seulement: de me permettre de faire pour vous ce que je vous ai promis au point de vue matériel; si vous ferez venir votre enfant, ce sera pour moi une grande joie de penser à lui de m'occuper de lui; vous pourrez même, si vous voulez, quitter Paris; je ne vous demanderai jamais de vous engager vis-à-vis de moi en quoi que ce soit. Mais je vous jure que je préfère cela à une situation sentimentale pas claire; je préfère vivre en pensant à vous, mais séparé de vous, et vous prouvant par des faits matériels la constance de mon sentiment, que de vous voir tous les jours et d'être torturé par l'angoisse de l'incertitude.

¹ G. de Chirico, lettere a Cornelia Silbermann (1929-1951), i manoscritti originali delle ventitre lettere in francesi sono conservati presso l'Archivio della Fondazione Giorgio e Isa de Chirico, Roma.

Attendant votre réponse, Je vous baise la main
 Votre
G. de Chirico

2. [autunno 1929]

Il est 3 heures et demi; et je ne peux dormir; j'ai rallumé la lampe et j'ai regardé votre photographie. Pourtant j'aurais tellement besoin de dormir! Le sommeil est la seule chose qui pourrait m'aider en ce moment! Oui vous avez raison; il faut que je vous voie moins, que je pense moins à vous, maintenant qu'il est encore temps; après ce sera peut-être trop tard; car peut-être vous ne m'aimerez jamais! Mais je vous remercie quand-même ma chère amie, d'avoir été sincère avec moi; en signe de reconnaissance acceptez ce que je vous ai promis; et n'ayez pas de remords; n'importe où, n'importe quand et n'importe comment je vous serai toujours dévoué et si pour me sauver je devrai vaincre mon cœur vous trouverez toujours ma main amie pour soutenir la vôtre, si vous en avez besoin. Je vous souhaite de toute mon âme de trouver l'homme que vous aimerez, et qu'il soit digne de vous. Il y a quelque chose qui me serre la gorge et m'empêche de respirer. Mais je vaincrai cela aussi! Pourvu que vous soyez heureuse! C'est maintenant tout ce que je désire.

P.S. En relisant ma lettre je vois que, quand-même je ne vous dis pas assez clairement ce que je pense; alors voilà ce que je vous propose: si vous voulez aller en Espagne je vous achète le manteau, je vous donne ce qu'il vous faut pour vivre jusqu'au jour de votre départ et je vous achète aussi le billet. Si au contraire vous préférez rester à Paris, je vous achète le manteau et je vous donne ce qu'il vous faut pour vivre jusqu'au moment où vous aurez trouvé l'homme qui vous aimerez. Vraiment. Reste entendu que pendant tout ce temps je vous verrai le moins possible; mêmes pas du tout si vous voulez.

Je m'engage à faire tout cela sur ma parole de gentilhomme.

Votre
 G. de Chirico

Je pense qu'il vaut mieux que vous me répondiez par lettre car en parlant quelquefois on ne se comprend pas bien, et puis c'est difficile de parler de ces choses chez vous à l'hôtel ou au café. Excusez-moi de vous ennuyer avec tout cela mais je ne peux pas faire autrement.

3. [autunno 1929]

Ne me jugez pas mal; je vous demanderai une dernière chose; quand vous penserez me quittez, avant de me laisser, soit pour quitter Paris, soit pour suivre un homme que vous aimerez, venez une dernière fois vous promener avec moi et permettez-moi de prendre un peu de terre, là où vous aurez marché; je la mettrai dans un petit sac que je porterai toujours sur mon cœur et je prierai qu'on le laisse là, aussi dans la tombe où je reposerais.

4. [autunno 1929]

Paris – lundi

Chère ami,

Je vous ai télégraphié aujourd'hui de m'écrire poste restante au bureau du boulevard Malherbes. J'espère que vous ne me laisserez pas trop longtemps privé de vos nouvelles.

Me voici seul maintenant dans cette ville que vous éclairiez par votre présence ineffable.

Ce matin en sortant de chez moi j'avais l'impression que les maisons étaient drapés de noir, come pout un grand deuil national. Les bruits aussi paraissaient comme étouffés, un lourd silence planait sur la ville et m'opprimait le cœur.

Je tâcherai par le travail de supporter votre absence, élevant mon âme et mon esprit par la pensée que peut être je ne nous suis pas complètement indifférent.

Que le séjour à Madrid soit pour vous heureux et agréable, je vous le souhait di tout mon cœur, et que tout ce qu'il y a de noble et de pur dans les forces mystérieuses de l'univers veille sur vous et fasse escorte à votre personne si belle.

Embrassez votre sœur pour moi.

Moi dévoué, maintenant comme toujours et ici comme partout, je porte à mes lèvres le pan de votre robe.

G. de Chirico

5. [autunno 1929]

Paris Jeudi

Chère ami,

Merci pour votre charmante lettre que j'ai eu ce matin et qui m'a rempli di joie. J'avais l'impression que tout à Paris était devenu plus claire et plus beau.

Je ne vous demande pas de m'écrire souvent; moi aussi je suis très paresseux pour écrire. Il me suffit d'avoir deux fois par semaine de vos nouvelles et n'oubliez pas que vous m'avez juré de me télégraphier en cas de maladie ou d'autre chose désagréable.

Je vous écris au café de la Paix. Il est une heure de l'après-midi et il n'y a personne de vos connaissances.

Ne vous moquez pas de moi à propos des femmes. Qu'est-ce-que je devrais dire moi, alors!

Je travaille beaucoup, je pense tout le temps à vous, je compte les jours, et chaque soir avant de m'endormir et chaque matin à mon réveil je port à mes lèvres la main de votre photographie que je tiens sous mon oreiller; ainsi cela sera jusqu'au dernier jour de ma vie.

Votre

G. de Chirico

Bien de choses à Sabina.

6. [autunno 1929] lettera su carta intestata: Hotel Florida Plaza del Callao (Gran Via) Madrid

Madrid Dimanche matin,

J'ai dormi une nuit sans rêves avec votre photographie près de mon lit; avant de m'endormir je l'ai regardé longtemps cette ineffable image, et ainsi que je fais chaque soir j'ai pieusement appuyé mes lèvres sur la main. Puis l'esprit et le cœur tous pleins de la lumière de votre regard je me suis abandonné au sommeil et j'ai dormi sans rêver; c'est vous mon rêve; les autres, depuis que je vous connais, sont disparus.

Ce matin j'ai été au musée du Prado; il y avait longtemps que je n'avais été dans un musée; la vue de l'ancienne peinture, les œuvres des génies passés m'a de nouveau exalté et dans cette exaltation j'ai, aujourd'hui plus que jamais, compris ce que vous êtes pour moi et aussi ce que vous êtes vous, ô femme dont aucun mot ne saurai décrire le charme divin.

Par de là tous les sourires et tous les regards de toutes les reines et de toutes les déesses peintes et disparues depuis des siècles j'ai vu votre regard et votre sourire.

Si beaux, si purs que je ne me souviens jamais jusqu'à présent en avoir vu de pareils alors j'ai senti une telle joie que mon cœur a tremblé et dans mon esprit je me suis mis à genoux devant vous et j'ai porté à mes lèvres le pan de votre robe.

G. de Chirico

7. [domenica 15 dicembre 1929]

Dimanche 5 heures après midi

Ma très chère amie,

J'ai travaillé toute la journée aujourd'hui à ton tableau; Je veux qu'il soit le plus beau tableau de chevaux que j'ai fait jusqu'à présent. Je fais un zèbre avec un cheval qui courent au bord de la mer. J'ai aussi trouvé un cadre pour ce tableau. Je t'apporterai mercredi qui est le 18, à cette date fatale pour moi mais si douce aussi; à cette date de ma vie où la lumière de ton regard a pour toujours conquis et mon âme et ma pensée. Je suis très triste en pensant à ton prochain départ; mais la douleur me rend plus fort; plus que jamais je travaillerai et je lutterai pour pourvoir mettre mes hommages, pour pourvoir sacrifier tous mes efforts devant la joliesse de tes pieds divins.

J'embrasse tes chères mains

G. de Chirico

8. [inizio 1930]

Ma très chère amie,

Merci pour ta seconde lettre. Je me mets à genoux et j'embrasse tes chères mains. Tes lettres m'aident à vivre et à travailler, car tu peux t'imaginer ce que pour moi est la vie sans toi.

Je voudrais t'écrire plus souvent et des lettres plus longues, mais je connais ton caractère; je sais comment cela t'as dérangé, quand tu étais à Madrid, mon empressement; alors je m'efforce d'être tranquille et raisonnable et je me console en pensant que cela aussi je le fais pour toi.

Je travaille beaucoup en ce moment et j'espère, malgré la crise d'arranger mes affaires. Je t'enverrai l'argent soit tranquille; je me priverai plutôt moi que de te laisser sans argent; et cela tant que je vivrai et n'importe quoi qu'il arrive.

Je suis très content si ta petite sœur vient à Paris; dis-lui qu'elle me fera un grand plaisir si elle voudra poser quelquefois; les gouaches pour les quelles tu as posé ont eu beaucoup de succès; mais toi tu es si paresseuse pour poser. Au revoir chérie.

Je porte à mes lèvres le pan de ta robe et j'en m'en vais dormir avec ton beau nom sur mes lèvres et ton charmant visage dans mon cœur.

G. de Chirico

9. [inizio 1930]

Paris Jeudi

Ma très chère amie,

J'ai reçu ce matin une autre lettre de toi; c'est la second depuis que tu es partie. Avant-hier j'ai été inquiet, c'est pourquoi j'ai téléphoné, je n'espérais pas te trouver à l'hôtel; je voulais seulement avoir de tes nouvelles; la chance m'a favorisé et c'est ta voix que j'ai entendu, ta voix que pour l'entendre je pourrais même donner mon sang. Tu avais raison de me dire que cela m'aurait couté cher; j'ai payé 310 francs; mais j'étais si heureux que j'avais l'impression de payer 30 centimes. Quand je suis sorti, après, sur le boulevard toute la ville semblait changée; tout était pour moi clair et joyeux. Bientôt ce seront deux semaines que tu es parti, ma chère amie; je voudrais savoir, qu'est qu'il te faut exactement; (au téléphone tu m'as dit qu'il te manque de l'argent). Je voudrais aussi savoir le jour et l'heure de ton arrivée. Si tu retournes! Cette idée que tu reviens me cause une telle joie qu'il y a des moments où cela me paraît impossible. D'ailleurs je ne sais comment cela se fait mais cette adoration que j'ai pour toi finit par élever mon âme à un point que tous les sentiments pénibles des relations humaines disparaissent.

Je m'arrête ici, je sais que tu n'aimes pas les déclarations. Je tacherai de t'écrire et te dire la moins possible ce que je sens pour toi. Je travaille beaucoup, en pensant continuellement à toi, et avant de m'endormir chaque soir j'embrasse ta main sur la photo que tu m'as donnée.

à toi toujours dévoué

G. de Chirico

Pourquoi ta sœur ne me dit rien ? Tu lui as donné les 500fr?

Ecris ainsi mon adresse :

Poste Restante

Bureau 123

Boulevard Malherbes

Paris

Wenn su mich auch verlassen werden Si immer der einzige Traum und die einzige Schensucht meines Lebens sein.

10. [inizio 1930]

Samedi soir 10 h ½

Ma très chère amie,

Je t'ai vue et la joie rayonne de nouveau dans mon cœur. Tous les espoirs chantent en moi et la volonté de vivre, de travailler, de lutter et, s'il le faut, de souffrir pour toi, est plus forte que jamais. Pardonne-moi, chérie, mes moments mauvais et mes mauvaises pensées. Ne me regarde pas en ses moments et quand tu penses à moi ne m' imagine pas ainsi; je sais que j'ai mes défauts, que j'en ai beaucoup hélas! Mais derrière tout cela, si tu regards mes yeux quand je suis près de toi, tu verras l'ardeur d'un poète auquel tu as inspiré le sentiment le plus pur et le plus profond de sa vie, et qui n'a qu'un désir: marcher vers la lumière de ton regard comme vers la lueur ineffable d'une aurore de printemps.

Ce que tu es pour moi personne ne l'a jamais été, ni le sera jamais.

Toute ma pensée, que je n'ose en ce moment élever jusqu'à ton front rayonnant, je la mets à tes pieds divins

G. de Chirico

Derrière il y a un poésie

*À quoi servent les soucis, les joies futiles
et cette constance où je lutte en vain
je n'ai qu'à briser ma lyre inutile
devant la tendresse de tes yeux devins*

à lundi chérie; j'ai fait un dessin pour toi et te le donne; dors bien chérie; moi je m'endormirai en pensant à toi et à ma destinée qui a voulu que je connaisse l'être le plus lumineux que jamais j'aurais pu imaginer; à toi devine amie, à toi et à la lumière de ton visage je penserai encore ce soir au moment de m'approcher aux portes du rêve qui réalisent de cette vie et de ce monde vulgaire et fou les plus grandes impossibilités; et avec ta pensée, ô divine, je vais m'endormir, la main posée sur mon cœur.

G. de C.

N'abîme pas le dessin parce que il est très beau, lundi j'apporterai un petit carton pour le coller dessus.

11. 6 aprile 1930

Paris 6 Avril 1930

*C'était l'été, à la fin d'un long jour torride
où sur la ville mourait un soleil vainqueur
Que de ton beau visage la vision splendide
Blessa d'un seul trait toutes les forces de mon cœur*

À ma chère amie qui s'appelle Cornelia comme la mère des Gracques.

Mon amie très chère, plus chère que jamais,

Pendant cinq jours je ne t'ai pas vue. Pendant cinq jours mes yeux, mon esprit, mon âme, mon cœur n'ont pu se reposer et se rafraîchir dans cette lumière ineffable, dans cette clarté si pure qui luit dans ton regard et que j'évoque toujours quand je suis loin de toi.

Lorsque, il y a quelques mois, je voyageais vers Madrid, à la fin de cette journée où je devais enfin arriver dans la ville où tu vivais depuis trois semaines et qui dans mon esprit tourmenté était devenue une ville fantastique, une ville de rêve, une vision lointaine, une Mecque vers laquelle j'imaginai devaient partir tous les pèlerins de l'idéal, car un être d'une beauté et d'une pureté indicibles vivait là et cet être c'étais toi mon amie très chère, vers la fin donc de cette journée de voyage je m'approchai des fenêtres du wagon et regardai vers le sud, par là où je savais que se trouvait Madrid. Le train depuis quelques heures avait fini de franchir les hauteurs de la Sierre et roulait en ce moment au milieu d'une vaste plaine; le ciel nuageux d'abord c'était éclairci et une lumière splendide venant du soleil qui descendait à l'horizon, éclairait toute cette partie du ciel vers où je regardais. Mon cœur battit avec violence et je me dis en moi-même «elle est là-bas! Cette lumière c'est Elle!» Et je pensais plus tard qu'ainsi naissent les mythes, les légendes, et les religions. D'une grande foi et d'un grand amour.

Maintenant je suis dans ma chambre, mon ange, je suis seul; les domestiques sont partis. Avant de me coucher j'ai voulu encore une fois entendre ta chère voix au téléphone; je craignais de te déranger je craignais d'entendre ta voix fâchée, mais non c'était ta voix, ta voix pour moi si douce comme aucune voix de femme ne l'a été jusqu'à présent, ta voix qui me fait penser à la voix d'un enfant divin. Vie tranquille mon enfant.

N'importe quoi qu'il m'arrive je bénirai toujours mon destin qui m'a permis de connaître un être comme toi dont la seule présence est une bénédiction.

J'envoie avec tout mon cœur un baiser là, sur le sol, où sont passées tes chers pieds.

G. de Chirico

12. [maggio-giugno 1930]

Paris Dimanche matin

Ma très chère amie,

Je te laisse les papiers de l'assurance parce que Berman va te les demander. Je te prie beaucoup, si tu le vois, de lui dire qu'il patiente encore quelques jours et moi, à peine je reviendrai, je lui parlerai.

Je suis très triste et je pense à toi continuellement. Jamais comme maintenant je n'ai pensé à toi avec tant d'ardeur et jamais je n'ai tant senti la profondeur de mon sentiment. C'est un sentiment très pur et c'est pour cela que j'espère que le destin me sera favorable.

Pense à moi, chérie, comme à ton plus fidèle ami et cela sera pour moi déjà une grande chose.

J'embrasse à genoux tes chères mains.

G. de Chirico

P.S. Si tu m'enverras un mot Poste restant à Berlin je serai très heureux et te remercie d'avance.

13. 24 giugno 1930

Paris → Voici la date → 24 Juin 1930

Meine liebe Freundin,

Je n'ai pas voulu rentrer chez moi sans t'écrire ce mot pour te dire que depuis le moment où je t'ai quittée hier au soir ta douce image n'a même pas un instant quitté mon cœur et mon esprit. Sois tranquille, chérie, et aie de la confiance en moi.

Je ferai toujours tout, et tous mes efforts tendront toujours à ce but adorable: Toi.

Ich Küsse dein prachtvolle Hand

G. de Chirico

14. [agosto 1930]

1 heure de matin

Ma très chère amie,

Voici juste un an que je te connais. Ce soir en rentrant chez moi je suis passé par le boulevard de la Madeleine et je me suis arrêté là où pour la première fois je me suis trouvé près de toi, où pour la première fois j'ai entendu ta voix et vu de près ton regard inoubliable. Demain j'irai effeuiller une rose à cet endroit et ainsi je ferai chaque année à la même date, tant que je vivrai et n'importe quoi qu'il arrive.

Dans ma vie d'artiste j'ai vu beaucoup de belles choses et beaucoup de belles choses j'ai aimées, mais personne et rien jusqu'à présent n'a allumé une flamme si pure dans mon cœur comme cette

flamme qui a commencé à bruler dès le premier moment où mon regard a rencontré le tien.
Je ne sais que me réserve l'avenir et comme chaque homme j'ignore mon destin; mais quoi qu'il m'arrive je m'estimerai toujours heureux de t'avoir connue et de t'avoir voué toutes les forces de mon cœur et de mon esprit.

Sache, ma très chère amie, que par-dessus les aventures et les mésaventures de la vie, par-dessus le bonheur et le malheur, et les tristesses et les difficultés et toutes les choses bonnes et mauvaises dont est semée la vie des hommes, celui qui t'écrit ces lignes est et sera toujours ton ami le plus fidèle, le plus ardent et le plus dévoué, toujours prêt à t'aider, toujours prêt à te tendre la main pour soutenir ta main si belle.

Laisse-moi à cette heure si douce et solennelle pour moi, porter dans mon esprit à mes lèvres, le pan de ton vêtement.

G. de Chirico

15. 3 septembre 1930, lettera su carta intestata: Hôtel d Paris 8 boulevard de la Madeleine Paris

Paris 3 Sept. 1930

Ma très chère amie,

Merci pour ta lettre qui m'a beaucoup consolé dans la triste solitude où je vis. Seulement je suis très inquiet pour ce que tu me dis de ta santé et de la fatigue du voyage. J'espère que maintenant tu vas mieux et j'attends anxieusement une nouvelle lettre de toi. Je suis aussi très content de savoir que ta petite sœur va mieux; salue la et fais lui de ma part me souhaits les plus sincères.

Je vois presque tous les jours Sabina et nous dinons ensemble. Ce soir ma fa femme arrive; mais je continuerai à sortir avec ta sœur au moins 3 fois par semaine.

Je travaille beaucoup, pour toi et en pensant à toi. C'est bien malheureux, chérie, que tu n'aies pas pu te reposer un peu cet été, surtout au bord de la mer. Il faut absolument que cet hiver tu ailles passer quelques semaines ou à Cannes ou à Nice.

J'ai reçu aussi ta carte postale de Milan et t'en remercie beaucoup.

Si tu m'écris souvent le temps me paraîtra moins long et la vie moins triste. [segue frase cancellata]

Le soir de ton départ, après avoir accompagné ta sœur à la maison, j'ai été me promener longtemps et en pensant à toi j'ai écrit une poésie que paraîtra cet hiver dans mon nouveau livre. Mais malgré ma tristesse je suis tranquille et je me conduis bien. Ecris toujours chez ta sœur et même si tu envoies un télégramme envoie-le chez ta sœur; moi tous les jours je passe par l'hôtel, ou je téléphone.

Au revoir, ma très chère amie.

J'embrasse à genoux tes mains uniques.

G. de Chirico

16. 18 aprile [1931]

Paris 18 Avril

Ma très chère amie,

Merci quand même pour ta lettre qui après un si long silence m'a vraiment fait beaucoup de plaisir. Seulement les reproches que tu me fais sont absolument injustes et je trouve assez vulgaire ce genre de potins; ce que t'écrit mademoiselle Rosa, ou une autre, ne me regard pas du tout; le milieu des grues n'a jamais été mon milieu; si je l'ai supporté c'est uniquement à cause de toi.

Quant à l'appartement qui coute d'abord 34.000 et non 40.000 comme tu écris j'ai donné congé et je le quitterai le 15 juillet prochain; si je ne l'ai pas encore quitté c'est pourquoi je n'ai pas trouvé à le sous louer et que j'étais obligé par le bail payer jusqu'au 15 juillet.

Je comprends très bien que cette lettre que tu m'as écrite tu l'as fait parce que tu as besoin que je fasse quelque chose pour ta sœur qu'on menace d'expulsion.

Mais sois tranquille je ferais tout ce que je peux pour elle et je l'aurai fait même si tu ne m'avais pas écrit du tout; je suis assez gentilhomme et généraux pour cela. Ici les affaires continuant malheureusement à être plus mauvais que jamais; je ne peux même pas m'acheter un chapeau et une paire de souliers. La semaine prochaine je pars pour Milan où je resterai 15 jours; je te prie beaucoup de m'écrire un mot poste restante Milano (Italie) avec 1fr.50 de timbre.

Parce que sans lettres de toi je suis vraiment trop triste.

Sitôt que j'aurai même un peu d'argent disponible je t'en enverrai.

Tu m'es plus chère que jamais et je pense à toi tout le temps. Aujourd'hui c'est le 18 et je ne peux t'envoyer des roses comme je le faisais quand tu étais à Paris; mais je t'envoie toutes mes pensées les plus pures et j'embrasse à genoux tes chères mains si belles.

G. de Chirico

17. 29 settembre 1931

Timbro postale carta pneumatica:

Paris 108 29IX31 – Boul^d des Italiens

12:20 29IX 1931 Rue Littré

Mad.lle Cornelia Silbermann

Hotel «Le Peletier»

27 rue «Le Peletier» Paris

Mardi Matin

Ma très chère amie,

Je passerai chez toi demain, mercredi, vers 6 h; si tu ne peux pas être là laisse-moi un mot et ne te fâche pas avec moi parce que je te jure sur tout ce que j'ai de plus sacré que ce sont les circonstances

qui m'obligent de faire comme ça; mais mes sentiments pour toi sont toujours les mêmes et je m'engage à te donner de l'argent jusqu'à Samedi prochain. J'ai été très ému hier de te voir avec ce petit manteau-sport et ce petit chapeau; tu m'as fait beaucoup de peine chérie; je te jure que je ne te quittera jamais même si toi tu ne voudrais plus de moi.

J'embrasse ta chère main

G. de Chirico

18. 3 octobre 1931

Timbro postale carta pneumatica:

Paris XV 12:15 3X 1931 Place de Vaugirard

Paris 108 3X31 13:45 Boul^d des Italiens

Mittente: Prince Troubezkoy Hotel Ritz Parigi

Mad.lle Cornelia Silbermann

Hotel «Le Peletier»

27 rue «Le Peletier» Paris

Paris Samedi matin

Ma très chère amie,

Depuis avant-hier que je t'ai vu et que je suis sorti avec toi, ma volonté de travailler et de vaincre est plus forte que jamais. Aucune femme n'a jamais comme toi exalté tellement mes sentiments et idéalisé mon esprit. A ce soir; j'espère que tu viendras chez Donner. Peut-être je viendrai un peu en retard parce que je vais chez le dentiste très tard.

J'embrasse à genoux tes mains divines

G. de Chirico

19. [autunno 1931]

3 heures ½ du matin

Ma très chère amie,

Pardonne-moi si je t'ai attendue hier au soir et je te prie encore une fois de croire que ce n'était pas par jalousie.

J'étais triste et j'avais besoin de te voir; quand ton regard si beau s'est posé sur moi la tristesse et la fatigue ont disparu et tous les espoirs sont renés dans mon cœur. Tu ne sais pas, tu ne peux pas t'imaginer ce que tu es pour moi. Je suis couché maintenant dans mon lit; tes photos sont près de moi; ton charmant visage est là avec des expressions différentes mais toujours avec la même divine lumière de ton regard, de ton regard inoubliable qui est pour moi comme la frontière de la vie, la

frontière de ma vie chérie, de ma vie que je te dédie.

Au-delà de cette frontière il n'y a pour moi que le désert et la nuit.

J'embrasse tes chères mains; demain matin j'ai une course à faire et j'irai laisser cette lettre à ton hôtel; mais sans monter; et puis je rentrerai chez moi car je veux travailler jusqu'au soir en pensant à toi pour que mon travail soi béni par l'évocation de ton image charmante.

Au revoir chérie

G. de Chirico

20. [autunno 1931]

Dimanche nuit

Ma chère Cornelia, mon amie très chère,

Je suis affreusement triste ce soir parce qu'on s'est quitté ainsi, sur la porte de ton hôtel, avec des mauvaises pensées.

Ma chérie, je ne sais comment t'expliquer tout cela parce que tu es entêté et tu ne veux rien comprendre en dehors de ce qui t'intéresse personnellement.

Je ne t'écrirai pas de mots inutiles; une seule chose je te dis: que je te jure sur tout ce que j'ai de plus sacré au monde que ce que je t'ai dit est la pure vérité, que aujourd'hui je t'aime plus que jamais et que partout et toujours je te serai fidèle et dévoué.

Merci pour la bonne lettre que tu m'as écrite, chérie; je l'ai encore lu avant de me coucher et maintenant elle est là, près de moi, près de mon cœur.

Pense que toute ma vie, n'importe quel soit le sort que me réserve le destin, n'aura qu'un but: te voir et être quelque chose pour toi.

Au revoir chérie, à demain soir. J'embrasse tes chères mains.

Georges

21. [autunno 1931]

Chérie je t'en prie, je t'en prie à genoux soit sérieuse, parle-moi sérieusement, dis-moi sérieusement si tu m'aimes ou non: tu vois avant je ne t'avais jamais demandé cela car j'espérais et je voulais me créer des illusions, mais maintenant je n'en peux plus, je te le jure sur tout ce que j'ai de plus sacré que je n'en peux plus de vivre dans ce doute éternel; mieux vaut une vérité même cruelle à ces éternels demi-mensonges.

Il est quatre heures passés; j'entends déjà du bruit dans la rue; j'ai de nouveau allumée la lumière car je ne peux dormir et les larmes coulent de mes yeux. Je ne puis plus vivre comme ça; c'est pire que la pire maladie; dis-moi clairement que tu ne m'aimes pas; si c'est vrai comme, hélas! j'ai peur. Mais ce que tu fais est pire car mon amour, mon adoration pour toi augment et je sens que tout est inutile, que tout est vain; je t'assure que si tu me dis la pure vérité ce sera moins féroce que ce

jeu continué cette Comédie de l'amour avec un homme dont tout le cœur, tout l'âme tout l'esprit n'existent que pour toi.

22. [autunno 1931]

Samedi 2 heures du matin

Ma chère amie,

Je suis rentré chez moi avec le cœur saignant; et maintenant les sanglots me serrent la gorge et je peux à peine voir ce que j'écris tellement les larmes obscurcissent ma vue. Ce soir à peine tu as cherché à me consoler avec quelques mots qui ne coutent pas grand chose, moi je t'ai demandé si tu voulais déjeuner avec moi demain; tu m'a répondu que tu ne déjeunes jamais; même si cela est vrai tu aurais pu, au moins une fois, le faire pour moi ou du moins tu aurais pu me dire, en voyant ma douleur et mon angoisse, tu aurais pu dire de te voir l'après-midi, au moins une fois tu aurais pu faire cela! Mais non tu m'as de nouveau donné rendez-vous à 6 heures ce qui veut dire 6 et ½ ou 7 heures moins le quart pour faire de nouveau le petit programme du restaurant du cinéma et de l'accompagnement à ton hôtel; pas une seule fois, depuis que je te connais tu n'as voulu passer une journée avec moi. Mais il me semble qu'aujourd'hui en voyant mon angoisse tu aurais pu me faire ce cadeau pour demain; mais tu crains toujours de rester trop avec moi et je le comprends très bien; pour rester longtemps avec quelqu'un il faut l'aimer, autrement on s'ennuie; quand je t'ai salué à la porte ce soir tu m'a de nouveau répété ta ritournelle: «j'ai beaucoup de considération et d'estime pour toi et je t'aime moitié!» Tu n'as jamais pensé à ce que ces paroles dites par toi à un homme qui t'aime comme je t'aime, peuvent avoir de féroce; c'est vrai que tu dis cela en blaguant pour glisser mais comme tu me dis cela depuis huit mois, j'ai compris enfin de quel côté est la vérité.

Ma chère amie les sentiments ne se commandent pas je le sais; personne ne peut te forcer à aimer. Mais moi je ne puis plus supporter cette angoisse. Mon amour est trop profond, ce que je fais est trop grave pour que je puisse continuer ainsi à le mettre en jeu pour une personne qui a pour moi «de l'estime»; quant au mot aimer moitié je dois te dire qu'il est un non-sens; on ne peut pas aimer moitié; on aime ou on n'aime pas. Je te prie donc de ne pas me faire de nouveau des discours et des théories pour glisser et tourner la question; je te prie très vivement et avec tout mon cœur de réfléchir bien sur tes sentiments envers moi et de ne pas jouer avec moi comme tu as fait avec d'autres car je te dit que mon cas est grave, très grave.

Si tu sens que tu ne m'aimes pas, dis le moi, je t'en prie, je t'en supplie dis le moi franchement; ne me trompe pas avec les mots car ainsi tu me tues, lentement.

Je te prie beaucoup donc de me dire, ou de m'écrire si tu veux, quelque chose de vrai, de claire, de définitif. Que je sache moi aussi ce que je dois faire, que je sache si je dois vivre avec l'espérance en croyant à toi ou si je dois seulement penser à étouffer ma douleur. Pense un peu que dans la vie il n'y a pas seulement les blagues; pense qu'il y a aussi les sentiments qui existent et si toi tu ne les as pas ne joue pas avec les miens parce que à la longue cela pourrait devenir un crime.

Je t'apporterai cette lettre demain matin et puis je rentrerai chez moi et j'y resterai jusqu'au 6 heures quand j'irai au café de la Madeleine.

J'embrasse tes chères mains
Georges

Je n'ai plus de force pour résister à l'angoisse du doute et je te prie beaucoup de ne pas me dire des demi-mots.

Je t'en prie beaucoup et pour la dernière fois de me dire quelque chose de claire. C'est la deuxième nuit que je passe en pleurant. Mais je ne veux pas ta pitié. Si je ne peux avoir ton amour je ne veux rien. Je t'en prie donc beaucoup, ne continue pas à danser sur ce thème et à tourner la question. Dis-moi franchement oui ou non. Car vraiment je suis à bout de forces. Je ne comprends pas comment avec de tels sentiments tu as encore le courage de de parler qu'on se marie. Comment pourras-tu vivre et habiter avec un homme avec lequel tu ne peux même pas manger deux fois dans la même journée avec lui. Si la vérité est ce que je crois on se quittera en camarades, chérie; et je t'aiderai encore tant que je pourrais, tant que tu auras besoin de moi; je te le jure, mais dis-moi la vérité.

Ne commence pas de nouveau à me dire que je suis fou, que jamais tu m'as vu un homme comme ça, etc. Je te dis que c'est très sérieux.

[in un riquadro]: Si cette fois-ci encore tu ne me dis pas clairement si tu m'aimes ou non je te jure que c'est moi qui te quitte et tout de suite. Je dois aussi penser un peu à me défendre.

23. 23 giugno 1951

[in alto sulla prima pagina]: Je t'embrasse Georges
Mon adresse est: Piazza di Spagna 31 – Roma

[in alto sulla seconda pagina]: Comment tu as eu l'adresse de Via Gregoriani où j'habitais avant? Ecris-moi plus tard, pas tout de suite et donne moi seulement de tes nouvelles.

Rome 23 Juin 1951

Ma chère Cornelia,

Je suis très content d'avoir eu de tes nouvelles après tant d'années! Bien souvent j'ai pensé à toi, surtout pendant la guerre, et après. Je savais que tu étais israélite et je craignais que tu eusses devenue victime de la criminalité des Allemands. Je t'assure que c'est pour moi une grande joie de savoir que tu es vivante et, j'espère, en bonne santé.

Moi je suis marié pour la seconde fois. J'habite Rome; avant j'ai habité Milan et Florence. Avant la guerre, en 1933, j'étais venu à Paris, pendant l'été, et dans un café aux Champs-Élysées, j'ai rencontré ta pauvre sœur Sabina (elle, malheureusement, est restée victime du sadisme des Allemands) et elle me dit alors que tu étais mariée avec un monsieur qui vendait des valises, que tu étais heureuse et

que tu t'occupais beaucoup de la maison, c'est-à-dire du ménage.

Maintenant je vois que tu es séparée de ton mari. J'espère, qu'au moins, tu n'es pas malheureuse et que tes éternelles difficultés de la vie ne sont pas très graves pour toi.

Moi je suis passé deux fois par Paris en allant à Londres; en 1948 et en 1949, au mois de mai et avril. Si j'aurais su que tu étais là je t'aurais vu avec grand plaisir. Peut-être que cette été je passerai encore, toujours en allant à Londres, mais ce sera plus tard, en juillet ou août; en tout cas si je passe, je te téléphonerai sûrement et je viendrai te voir.

Donne-moi de tes nouvelles, mais, je te prie, pas tout de suite. Tu comprends que quand un homme est marié il doit faire attention à des petites choses. Ma femme est un personne d'une grande intelligence (elle est aussi écrivaine) et d'une grande bonté. Elle sait que je te connaissais et je suis sûr qu'elle aussi te connaîtrait avec plaisir. Mais il faut aller doucement et avec tact.

Moi je suis maintenant célèbre mais cela ne me fait aucun plaisir. A Paris on me déteste parce que je suis contre le bluff de la peinture moderniste et je lutte pur créer une Renaissance de l'Art.